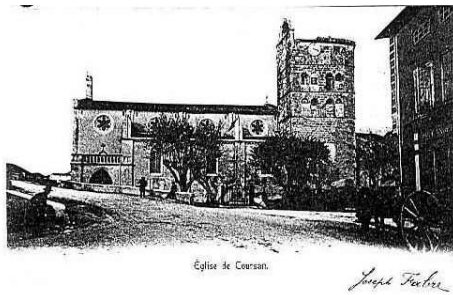


Si Coursan m'était conté !



NAISSANCE DE COURSAN

A la fin de l'ère quaternaire, la basse plaine de l'Aude était encore un golfe profond isolé du large par le massif des îles de la Clape, «Insula Licia» ainsi appelée par les Grecs par analogie avec les collines rocailleuses et boisées de la Lycie en Asie Mineure et, plus tard «Ile d'Hélèque» par les Romains. L'Aude, l' Atax (la dérégulée, la désordonnée) y déversait ses eaux deux fois plus chargées en limon que celles du Rhône (un litre d'eau = 20 gr de limon sec). Estimée à près de deux millions de m³ par an, la masse des sédiments ainsi accumulée, comble assez rapidement cette mer intérieure, devenue au temps de l'occupation Romaine un lac appelé «Lac Rubressus» (lac rouge, en raison de la couleur pourpre des eaux du fleuve en période d'inondation. En ces temps-là, l'embouchure de l'Aude formait un delta dont le bras principal passait par Narbonne (actuel canal de la Robine) et se jetait dans l'étang de La Nouvelle.

Un autre bras au cours plus sinueux, après quelques méandres dans la basse plaine, longeait la colline du Pas de Loup et se perdait dans l'étang de Vendres; il n'avait qu'un faible débit depuis que les Romains l'avaient barré à Sallèles afin de détourner toute l'eau vers Narbonne pour faciliter la remontée des bateaux jusqu'au Port des Barques. Ce petit mais instable ruisseau croisait un chemin appelé tout simplement Via Curtia, plus court que la Via Domicia qui reliait Narbonne et Béziers (27 Km au lieu de 32 Km) qu'empruntaient par temps sec cavaliers et piétons. En période sèche, on franchissait ce cours d'eau à gué et, quand les eaux étaient trop hautes, une barque en permettait la traversée. Issu du limon rouge, CURCIANO est né de cette intersection (Corciano, le nom latin étant Curcianum de « curtus » court.

L'ancienne narbonnaise devint ensuite sous le nom de Septimanie, partie intégrante du royaume Wisigoth d'Espagne avec Tolède comme capitale qui exista de 419 à 711 pour persister durant le Haut Moyen Âge. Le royaume des Wisigoths eut d'abord Toulouse comme capitale (il englobait la partie de la France actuelle située entre la Loire et les Pyrénées). Après la perte de Toulouse les Wisigoths installèrent leur capitale à Tolède, et en 711 le royaume

est conquis par les musulmans (la rue des infidèles date probablement de cette période).

Le nom de Coursan apparaît pour la première fois en 1048 dans les actes écrits en latin et en occitan par les seigneurs de Coursan dont le suzerain était le Vicomte de Narbonne. Le château de ces seigneurs de Coursan était bâti face au clocher.



COURSAN

Coursan et né des eaux. Eaux salées des étangs, résidus du grand golfe narbonnais primitif, s'enfonçant depuis une île aujourd'hui massif de la Clape jusqu'à l'actuel terroir de Capestang. (Tête d'étang). Eaux douces du



fleuve Atax, l'Aude dont la branche nord du delta devait un jour devenir le cours principal. Ce sont ces eaux qui expliquent le premier peuplement humain du site par des pêcheurs et des sauniers. Puis le fractionnement et le colmatage des espaces liquides par les atterrissements alluvionnaires permettront entre Narbonne et Béziers un tracé d'itinéraire plus court que celui emprunté par la Voie Domitia romaine. Alors naît vraiment l'agglomération sur ce chemin « curtius : plus court » entre les deux cités. D'où Coursan. Le village se situe d'abord rive gauche sur tènement cadastré « Saint Estève » (Saint Etienne) conservant le nom du premier lieu de culte chrétien. En ces temps médiévaux deux seigneuries ont ici leurs limites : la vicomté de Narbonne et la vicomté de Béziers. En ce point stratégique, les vicomtes de Narbonne vont édifier un château confié à la garde d'un châtelain, la première mention apparaît dans les textes en 1048.

La principale tour de défense surveille de ce point la plaine et surtout le passage à gué du fleuve par les cavaliers et, grâce à une barque, par les piétons. Maintes fois remaniée cette tour de guet, haute de vingt-cinq mètres sur quatre étages se dresse toujours près de l'Aude. Elle a été depuis longtemps transformée en clocher, jouxtant l'église. L'église elle-même s'est certainement substituée à la chapelle du château voisin.

LA CROIX DE LA PASSION

La croix en fer forgé qui se trouve sur le parvis est citée une seule fois dans les archives municipales pour en signaler son déplacement en 1786 ; érigée au milieu de l'esplanade, elle gênait la construction de la nouvelle route de Narbonne. Entourée d'une grille et fichée sur un socle de pierre, cette croix de la Passion, culmine à 5,70 m, socle compris. Ses dimensions propres sont de 2,70 m pour le stipe et de 1,40 m pour le patibulum.

Cette croix comporte tous les attributs qui rappellent le douloureux chemin de croix effectué par le Christ ; à la croisée, le cœur entouré de la couronne d'épines, sur la partie basse du stipe, les trois clous ; de part et d'autre de la croix formant un V, la lance qui perça le flan de Jésus et le porte éponge. Accrochés au patibulum, le fouet et les verges utilisés pour la flagellation. Station de procession, oratoire, cette Croix de la Passion, n'était certainement pas ancienne lorsqu'elle fût déplacé en 1786, car de nombreuses croix furent élevées en France en 1760 et la Révolution.

Toujours là, imposante sur son socle de pierre qui l'amène à culminer à près de six mètres de haut. Elle s'inscrit dans la famille des croix d'extérieur dite « des Impropères », du nom d'un cantique chanté autrefois à l'office du Vendredi-Saint. Cette croix porte en divers points de la ferronnerie très ajourée, les instruments de la Passion du Christ : la main qui le souffleta au Sanhedrin, le coq dont le chant ponctua le triple reniement de Pierre, les verges et le fouet qui le flagellèrent chez Pilate, les trois clous qui fixèrent au bois de la Croix, ses mains et ses pieds réunis, la branche d'hysope et l'éponge vinaigrée répondant à son « j'ai soif », la lance qui transperça son côté, enfin, au centre et entouré de la couronne d'épines, ce cœur « qui a tant aimé les hommes » au point de mourir pour eux. Et notamment pour les centaines de coursanais dont les ossements attendent en ce lieu le jour de leur résurrection.

L'ÉGLISE

Après le clocher, le chœur de l'église est incontestablement le bâtiment le plus ancien de Coursan. C'était à l'origine, la petite église du village. Construite au XII^{ème} ou XIII^{ème} siècle, ses voutes ogivales avec leurs lignes gothiques, ressemblent étrangement à celles de l'église Lamourguier et à celles des communs de Fontfroide.

Telle qu'elle se présente aujourd'hui, elle se rattache à trois époques et donc à trois styles.

Le chœur ogival et le gros œuvre des murs de nef appartiennent au XIV^{ème} siècle, quand de très nombreuses églises de nos villages furent remaniées ou complètement reconstruites dans ce qu'il est convenu d'appeler le « style gothique méridional ».

Les caractéristiques de celui-ci sont bien connues : une seule nef très large, conforté à l'extérieur de puissants contreforts, et s'ouvrant sur un chœur pentagonal (cinq côtés) éclairé par de grandes baies.

Le chœur est vouté de pierres sur arcs d'ogives mais la nef, elle, est couverte d'une charpente de bois reposant sur des arcs diaphragmes. Un modèle de cette architecture est l'église Notre Dame de la Mourguie à Narbonne (musée lapidaire).

L'église de Coursan, si elle a conservé l'essentiel des caractéristiques du « gothique méridional » a subi au long des siècles de nombreux aménagements. En fait, deux grands chantiers ont donné à l'édifice sa configuration actuelle.

Le premier, au milieu du XVIII^{ème} siècle, est venu corriger les effets de catastrophes naturelles : crues et inondations répétées de l'Aude. Les dépôts d'alluvions provoqués par les débordements du fleuve avaient surélevé le sol de plusieurs mètres autour de l'édifice religieux dont le niveau primitif se trouvait ainsi enterré d'autant. Le nouveau pavement a donc été posé à trois ou quatre mètres au dessus du précédent. La base des grandes baies du chœur s'est



retrouvée de ce fait très rapprochée du sol et il fut nécessaire de les fermer sur plus de la moitié de leur hauteur ne laissant subsister pour les verrières que leur partie supérieure. Cet aménagement s'accompagna de la création d'un nouveau décor, certainement plus riche que le mobilier primitif : le maître-autel en marbre polychrome, précédé d'une grille de communion en ferronnerie et tôle dorée, est assorti, à l'entrée, de fonts baptismaux de mêmes style et matériaux. Le tout constitue un bel ensemble « classique ». Le second chantier, ouvert dans la deuxième moitié du XIXe siècle, se justifia par le considérable accroissement de la population coursanaise alors enregistré. Ainsi, en un demi-siècle, entre 1850 et 1900, celle-ci connut une augmentation supérieure à 80%, passant d'environ 2000 habitants à quelque 3700. Le phénomène était dû d'abord à la construction du chemin de fer, amenant les facilités de transport du vin vers les places de forte consommation (Paris, le Nord et l'Est industriel). D'où l'extraordinaire prospérité d'une monoculture viticole, d'ailleurs très vite ensuite fragilisée. Quoiqu'il en soit le projet pour l'agrandissement de l'église fut finalisé dans les mois précédant la guerre franco-prussienne de 1870-71. Il comportait la démolition des bâtiments, jouxtant la base du clocher et le mur méridional de la nef, dont l'un d'entre eux abritait la mairie. Sur cet emplacement et entre les épais contreforts, devaient être édifiées trois chapelles latérales, trois autres leur faisant face côté nord. La richesse décorative de celles-ci, leurs autels entièrement recouverts de marbres attestent de l'opulence de Coursan à cette époque. Enfin une travée supplémentaire devait prolonger la nef vers l'ouest, permettant l'élévation d'une tribune et l'ouverture d'un nouveau porche d'entrée. L'entrepreneur retenu sur adjudication, ayant consenti un important rabais de 11% sur le devis initial s'élevant à 22.545 francs, les travaux seront complétés par l'exhaussement des murs et des arcs diaphragmes de la nef avec aménagement de fausses voûtes d'ogives sur chaque travée. Cet aménagement est encore visible aujourd'hui par les différences de nature et de coloris dans les matériaux employés. Ce même chantier postérieur à 1870 amena la pose de vitraux à l'exception de la grande verrière

centrale certainement plus ancienne, datant peut être des aménagements décoratifs du XVIIIe siècle. Elle illustre l'Assomption de Marie, puisque c'est à Notre Dame de l'Assomption (fête le 15 août) que cette église est depuis toujours dédiée. Les verres des baies latérales pressentent d'une part, sainte Germaine de Pibrac et sainte Philomène, martyr romaine dont le culte avait été développé par le saint curé d'Ars, d'autre part, saint Joseph et un archevêque dont on peut penser qu'il entend figurer saint Paul de Narbonne, premier évangéliste de notre contrée. Les nouvelles chapelles de la nef eurent pour titulaires : côté sud en partant de l'entrée saint Roch, sainte Germaine de Pibrac, sainte Anne, et côté nord, saint Sébastien, le Sacré Cœur de Jésus, la Vierge Marie. Les fenêtres éclairant ces chapelles ainsi que l'oculus dominant chacune, accueillirent des verrières illustrant la vie des mêmes saints. Enfin, la tribune, destinée à recevoir l'orgue et la chorale, fut éclairée par un vitrail dédié à sainte Cécile, patronne des musiciens.

Cependant, lors du repli des troupes allemandes d'occupation, en août 1944, un mitraillage aérien de la proche voie ferrée, provoque la destruction de cinq vitraux : celui de sainte Cécile justement, ceux des fenêtres des chapelles saint Roch et sainte Germaine et les deux fenêtres et oculus de la chapelle de la Vierge. Fort heureusement, ces verrières brisées furent remplacées dès 1951. Et ce fut l'occasion d'introduire dans le vieil édifice un excellent exemple d'art sacré du XXe siècle.

Reprenant le thème des décors disparus, le maître verrier Thomas, de Valence réalisa, d'après les compositions du peintre Hansenne, auteur des vitraux du Sacré Cœur de Montmartre, cinq nouveaux vitraux originaux. Le critique d'art Paul Sentenac, originaire de Coursan en parla ainsi : «L'artiste usant de la technique de l'ancien vitrail l'a mise au service d'une conception toute moderne. Celle-ci se marque dans la ligne du dessin, à la fois très simplifiée et très expressive. Ensuite et surtout dans l'éclat des couleurs, la pureté des tons... Les vitraux de Coursan répondent excellemment à ce que l'on attend d'une fenêtre d'église : dispenser la lumière en incitant à la prière... »

Malheureusement, un incident lors de travaux d'entretien a cassé la vitre de l'oculus évoquant sainte Bernadette religieuse qui a été remplacé par une banale et fade représentation de la grotte de Lourdes. Quant à la fenêtre de cette même chapelle, dédiée à la scène des apparitions elle est désormais invisible, l'orgue étant venu occuper entièrement cet espace. Car un dernier avatar a affecté l'église. Alors qu'une réfection générale venait d'être engagée par le réaménagement du chœur, un incendie de toute évidence criminel détruisit l'huissierie de la porte d'entrée et endommagea sérieusement la tribune. Celle-ci fut démolie et l'orgue fut remonté à son emplacement actuel.

L'église abrite également plusieurs éléments artistiques intéressants.

Dans le chœur, le plus ancien est le fragment d'un sarcophage paléochrétien (IVe-Ve siècle). Sculpture d'un « Daniel dans la fosse aux lions ». Il s'agit d'un vestige gallo-romain amené probablement de Narbonne où ils abondent.

Cette pierre en réemploi fut découverte dans la face nord du clocher dominant le chœur, lors du décapage de celui-ci, dans les années 1970.

Lui fait pendant, sous la verrière gauche un très beau buste-reliquaire, en bois doré, de saint Jacques qui doit provenir de la chapelle de l'ancien « hôpital », en fait un relais où étaient accueillis « Jacquets » et « Romieux » de passage dans leur pèlerinage à Compostelle pour les premiers, à Rome pour les seconds. Comme dans toute ville étape, ils étaient pris en charge par une confrérie dite « des pèlerins ». Les rares et modestes vestiges de cet hôpital saint Jacques, sont cachés tout au fond de la place. (Aujourd'hui place Auguste Tailhades)

Cependant un texte de 1670 désigne l'église paroissiale sous le titre de Notre Dame de la Rominguière, certainement parce que l'édifice avoisinant la voie que suivaient les pèlerins, ceux-ci pouvaient s'y arrêter pour quelques instants de prière.

Le vocable est spécialement attaché à la grande statue, en bois doré, figurant la Vierge à l'Enfant, l'un et l'autre portant couronne.

Cette œuvre est attribuée à un atelier espagnol du XVe siècle, si l'on en croit les spécialistes.

La tradition populaire conte une intervention miraculeuse de Notre Dame de la Rominguière. Aux pires moments de la Terreur révolutionnaire (1794) quand le culte catholique fut interdit, les églises fermées, les prêtres pourchassés, emprisonnés, voire noyés ou décapités, un groupe de fanatique conduisait la statue vers la place afin de la livrer aux flammes, à moins qu'il ne s'agisse d'en faire l'image de la déesse Raison. Sur leur parcours, une jeune coursanaise, aveugle de naissance s'était arrêtée, certainement très émue. Soudain elle s'écria qu'elle voyait. Les assistants jusqu'alors passifs, se saisirent de la statue et la ramenèrent courageusement dans l'église.

Depuis lors, elle y connut plusieurs emplacements. Quand le grand chantier des années 1870 amena l'édification d'une tribune au fond de la nef, celle-ci servit, entre autre, de lieu de réunion pour la confrérie reconstituée, des pèlerins. Logiquement Notre Dame de la Rominguière présida à leurs offices. Puis elle fut longtemps quelque peu oubliée là-haut. Jusqu'au printemps 1944, quand l'imminence du choc entre les occupants allemands et les armées alliées de libération, provoqua une consécration publique des coursanais à leur protectrice. Le départ et la retraite des soldats du IIIe Reich s'étant effectués ici sans graves conséquences, le vœu de ranimer le culte à Notre Dame fut respecté, et la statue retrouva une place d'honneur quelque peu « contestable » selon les règles liturgiques, puisque trônant sur le maître-autel au dessus du tabernacle.

Dans le réaménagement post-conciliaire du chœur des années 1970, elle se retrouva adossée au mur à l'emplacement actuel du buste de saint Jacques, sous la verrière gauche. Enfin après une indispensable restauration qu'imposait l'état du bois et de la dorure, Notre Dame de la Rominguière a été élevé en 2002, sur un socle de marbre devant le pilier droit de l'arc triomphal à l'angle du chœur et de la chapelle sainte Anne. Cette dernière contient d'ailleurs une seconde statue en bois doré (XVIIe-XVIIIe siècle)

représentant le groupe de sainte Anne en compagnie de sa fille Marie.

Notons que l'autel de marbre blanc, où se célèbre la messe face au peuple, provient de l'ancien couvent des Sœurs de saint Joseph acquis par la municipalité au départ des religieuses en 2000 et démoli pour aménager un parc à voitures.

LE CLOCHER

Il fût probablement construit au 10^{ième} ou 11^{ème} siècle sur une éminence dominant la plaine en partie couverte par les eaux il servit d'abord de tour de guet; il était crénelé à l'origine comme les tours carrées wisigothes avec un mélange de style mozarabe mais, sa forme est pentagonale aux faces inégales et les ouvertures à style ogival qui ne sont peut être pas d'origine, contrastent avec les meurtrières. Sa hauteur est de 25 mètres depuis qu'une partie de sa base a été enterrée de deux à trois mètres, suite à l'exhaussement du terrain.

Lorsque Coursan devenu plus important est entouré de murailles de protection le clocher fait fonction de beffroi entre la porte « Notre Seigne » située juste à coté (entrée de la Rue du Marché) et la Porte Notre Dame au Quartier de la Barque (rue Droite ou François Cheytion). Plus tard, l'église gothique y sera adossée et il en deviendra naturellement le clocher.

Le Clocher en chiffres :

Hauteur: 25 mètres. 4 étages.

Accès au 1^{er} étage: escalier extérieur de 18 marches en pierre.

Accès au 2^{ème} étage : escalier tournant intérieur de 37 marches recouvertes de carreaux rouges

protégés par des contre marches en bois.

Accès au troisième et quatrième étage: 2 échelles meunières de 16 marches chacune.

Accès au toit: par échelle légère en bois, fixée sous une lucarne.

Périphérie:

Face Nord : 7,30

Face Sud : 7,30

Face Est : 4,90 = 26,50 m

Face Ouest : 5,30

Face Sud-Est : 1,50

L'épaisseur des murs varie de 0,80 à 1,20 m.

LES CLOCHES

En quittant l'église, il faut faire une halte sur l'espace planté de platanes, au pied du clocher. Sur deux étages les ouvertures en arcs brisés permettent d'apercevoir quelques unes des cloches composant le carillon.

La plus ancienne date de 1664. Elle porte en décor une croix, une fleur de lys et l'inscription : « Ora pro nobis Sancta Lucia ». Elle a été bénie le 12 octobre 1670 par le chanoine de Saint-Sébastien de Narbonne. Avec pour marraine : Noble Demoiselle Marie-Gabrielle d'Exéa*. C'est la seule cloche remontant à l'Ancien Régime. A la Révolution chaque paroisse dû livrer, pour que leur bronze servit à fondre des canons, l'ensemble de leur carillon, à l'exception d'une cloche : pour Coursan, certainement celle-ci.

Au XIXe siècle quatre autres cloches remplacèrent les disparues dans la tourmente révolutionnaire. La plus imposante « Eugénie » baptisée en 1854 pèse plus d'une tonne ; suspendue à une armature métallique, elle domine à l'extérieur le toit du clocher.

4 cloches rapatriées de la paroisse Notre Dame du Beth à Sidi Slimane, Maroc, en août 1974 et installées dans le clocher de Coursan en 1977, ont porté à 8 le nombre total des éléments de la sonnerie campanaire, capable ainsi de jouer des airs de cantiques ou de chansons traditionnelles.

Enfin en 2002 une dernière petite cloche Saint Vincent, offerte par les vigneron en honneur à leur saint patron, est venue occuper le clocheton à l'extrémité ouest de l'église vers le pont.

Au pied du clocher et environnant l'église, durant des siècles et comme partout en France, cet espace contenait le cimetière où furent enterrés des centaines de Coursanais. Conformément à un édit de Louis XVI, imposant à toutes les communautés de son royaume de transférer leurs nécropoles à une certaine distance hors les murs par mesure d'hygiène. Coursan établit son cimetière en bordure de l'Aude, vers l'amont. Le coût de cet aménagement, le

terrain étant offert par son propriétaire M. de Saint Félix, s'éleva à 2500 livres. Ce nouveau champ des morts fut béni le 8 décembre 1782. Quatre ans plus tard, l'assemblée des Etats Généraux de Languedoc décidait la construction du « nouveau chemin de Narbonne à Béziers ». Afin de faciliter le passage de cette importante voie, en remblais, qui portera plus tard la RN 9-113, aujourd'hui RD, les murs du cimetière ancien furent démolis et une grande croix de fer forgée, érigée depuis peu, déplacée en la rapprochant de l'église.

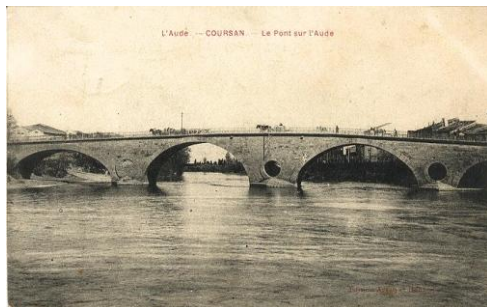
LE PONT SUR L'AUDE

A deux pas de là, le second monument après l'église évoque, à la fois, les désastreuses « audencos » (crues de l'Aude) sans cesse renouvelées, les moyens pour s'en préserver et en même temps le passage obligé en ce point de tant de

voyageurs : marchands, pèlerins, soldats, aujourd'hui vacanciers et touristes successivement piétons, cavalier, occupants de la malle-poste ou de la diligence, conducteurs de charrettes et tombereaux, puis cyclistes et motards, automobilistes.

Pendant des siècles, depuis l'Antiquité, l'obstacle du fleuve fut franchi à gué, un peu en aval, grâce à un bac dont le souvenir demeure dans le nom du quartier de « La Barque ». Le voyageur, débarquant face au portail « Nostro Dama », toujours signalé par une petite statue de la Vierge, suivait la rue Droite (aujourd'hui rue François Cheytion), traversait la place (aujourd'hui place Auguste Tailhades) et par l'actuelle rue du Marché, longeant les murs du château, sortait de l'enceinte fortifiée par le portail « Nostre Senhe » pour emprunter en face la rue basse (aujourd'hui rue de la Paix) et se diriger vers Narbonne. Parfois des ponts de bois avaient permis le passage de cortèges et charrois plus importants, tel celui, en 1565 du jeune roi Charles IX conduit à travers la France par sa mère Catherine de Médicis, dans ses efforts pour mettre un terme aux combats entre catholiques et protestants. Ces ponts provisoires disparaissaient rapidement, emportés par les inévitables inondations.

Le projet de construire enfin un solide pont de pierre fut sans doute conçu après le tragique événement atmosphérique survenu du 14 au 16 octobre 1632. A la suite d'un subit et extrêmement violent et long orage qui dura trente heures, l'Aude et les « recs » adjacents noyèrent toute la basse plaine de Narbonne. Or au même moment, le roi Louis XIII, venu dans la province pour mater la révolte de



son gouverneur le duc de Montmorency, accompagné de la reine, de toute la cour et escorte par plusieurs corps de troupes à pied et à cheval, cheminait sur l'itinéraire de Coursan à Narbonne. La violence des eaux fut telle qu'outre la perte de nombreux carrosses, charrettes, bagages, on déplora celle de plus de deux cents cinquante vies humaines : 180 militaires de quatre régiments et 80 victimes civiles, cochers, charretiers, muletiers et même deux femmes de chambre de la reine.

Cependant, c'est seulement quarante trois ans plus tard que la construction du pont se concrétisa par décision des Etats Généraux de Languedoc qui le 1^{er} décembre 1685 dans leur assemblée annuelle, tenue alors à Montpellier votèrent une importante contribution de 20 000 livres pendant cinq ans. Les travaux durèrent ensuite plus de vingt ans, puisque le pont ne fut ouvert à la circulation que vers 1706.

Long de quelques 100 mètres, large de 10,50 mètres le pont comportait à l'origine cinq arches mais celle jouxtant la rive gauche est aujourd'hui obstruée. Au dessus des piles avec avant-becs triangulaires, de larges ouvertures circulaires, dites « ouïes » sont ouvertes pour faciliter la descente du courant par temps de montées des eaux, si fréquentes.

Au cours des âges cet imposant ouvrage d'art, vieux maintenant de trois siècles à subi diverses réparations et aménagements, notamment au tablier : chaussée et garde-corps. Edifié pour le passage des piétons, cavaliers et voitures à chevaux, il supporte vaillamment l'intense circulation motorisée de notre époque. Il a même ainsi retrouvé, avec les voitures et les camions immatriculés dans toute l'Europe, la vocation internationale qui fut d'abord celle du gué voisin et de sa barque, quand les pèlerins de Compostelle ou de Rome saluaient ici à Coursan Notre Dame de la Rominguière.



Coursan, Commune du département de l'Aude, poste (23*) de la ligne Avignon-Bordeaux. Le télégraphe était installé sur le clocher de l'église Notre-Dame de la Romiguière, tour de guet du XIII^e siècle, au sommet d'un bâtiment carré, en pierres de taille sur trois faces, la 4^{ème} étant à colombage. Sans couronnement.

Poste couvert des deux côtés, pouvant être paralysé. Le poste correspondant "Nissan" se trouvait à environ 6,5 km, Narbonne à 7,1 km. Archives municipales : Délibération du Conseil Municipal de Coursan en date du 25 mai 1834, pour donner l'autorisation d'établir un télégraphe sur le clocher de l'église.

Archives FNARH (G. Galfano).

LA FONTAINE FERRUGINEUSE

En 1865, un forage effectué sur la place, à 150 m de profondeur afin de trouver une source d'eau potable pour les besoins de la population, fait jaillir une eau acidulée, alcaline et ferrugineuse.

Cette eau analysée contient 1,266 gr d'acide carbonique par litre, cette

richesse doit être mise sur le compte d'une certaine activité volcanique dans les profondeurs. Cette source débite environ 40 litres/minutes à une température de 16°.

En 1892 nouveau forage du puit artésien d'ou jaillit l'eau minérale pour mettre en place une fontaine d'une surface de 12 m² entourée d'une grille en fer forgé sur laquelle sont fixés quatre robinets en cuivre. Sur la tête du puit, un vase d'expansion assure un débit pratiquement constant aux quatre robinets. Sa teneur en gaz carbonique permettait, paraît-il, d'étouffer les pigeons et les poulets que les marchands ambulants vendaient sur place.

Certains venaient s'approvisionner avec un charreton et revendaient l'eau minérale dans les villes et les villages voisins.

En 1907 l'exploitation de la fontaine ferrugineuse est mise en adjudication. Une clause de cet affermage garantit la gratuité de l'eau à la population locale. Plus tard des pare vents sont installés sur les cotés de la fontaine et les robinets sont changés.



Des travaux sont ensuite régulièrement effectués au niveau des grilles des trottoirs et des robinets.

En 1968 une nouvelle fontaine est mise en place. Le 13 avril 2007 inauguration de la nouvelle fontaine, choisie par le conseil municipal des jeunes dans le cadre du réaménagement de la place Auguste Tailhade